

LA LITTERATURE JAPONAISE.

Introduction.

a) Qu'appelle-t-on « littérature japonaise » ?

Le cours ne porte que sur la littérature écrite dans la langue du *Yamato* ou en chinois. La littérature japonaise naît à l'aube du 8^e siècle (œuvres en prose). La poésie apparaît un demi-siècle plus tard. Ces ouvrages s'inscrivent dans une tradition déjà florissante au 7^e siècle (ils ne surgissent pas du néant !)

b) Repères historiques.

A l'époque, l'Etat est centralisé, l'empereur domine, les Codes et la Constitution sont promulgués. Le bouddhisme a été introduit en 552 et est la religion officielle. Le chinois est la première langue écrite au Japon. Le *kaifûsô* est une compilation de poèmes écrits en chinois. A la même époque est apparue une poésie de cour en japonais.

c) Quelles sont les caractéristiques de la littérature japonaise ?

Elle a toujours été influencée par les cultures étrangères. Mais les qualités inhérentes n'ont jamais disparu.

Konichi Jun'ichi dit que le poème le plus long (*chôka*) est extrêmement court comparé à l'Iliade et l'Odyssée. Selon lui, le *Genji monogatari* (54 chapitres) est une juxtaposition d'histoires différentes. Mais cette approche est contestable : à ce moment-là, toute la littérature serait fragmentaire. *Jun'ichi* dit qu'il n'y a pas d'opposition entre l'homme et la nature, ni de barrières sociales dans les genres littéraires. Pourtant, à l'époque de *Muromachi*, la littérature était réservée à la Cour.

Katô Shûichi pense que la première caractéristique de la littérature japonaise est que le nouveau ne remplace jamais l'ancien mais qu'il s'y greffe. La seconde caractéristique est le fait que les auteurs écrivaient au sein de la Cour, même s'ils écrivaient sur des lieux lointains.

Nous verrons si ces caractéristiques sont vraies.

I. PREMIERE PERIODE : NARA (710 – 784).

Vocabulaire majeur à connaître pour l'examen (les *kanji* ne sont pas mis ici mais doivent impérativement être connus) :

Kojiki. Nihon shoki/ Nihongi. Fudoki. Kaifûsô. Man'yôshû. Shi/Kanshi. Uta/Waka/Tanka. Chôka. Kakinomoto no Hitomaro.

1. Le *Kojiki*, « Chronique des choses anciennes » (712).

Première œuvre de littérature japonaise présentée en 712 à l'impératrice *Genmei*. Grâce à la préface, nous savons que l'empereur *Tenmû* avait commandé deux récits au passé pour asseoir le pouvoir de la famille impériale. Il chargea d'ailleurs *Hieda no Are* (homme ou femme connu(e) pour avoir une grande mémoire) d'apprendre le texte (qui allait devenir le *Kojiki*) par cœur. Cependant, la mort de *Tenmû* interrompt le travail. *Genmei* demande alors à *Ô no Yasumaro* de coucher par écrit le texte qu'avait écrit *Hieda no Are*.

Le *Kojiki* est écrit exclusivement en *kanji*, mais c'est du japonais. Il est divisé en trois livres et retrace l'histoire du Japon et de la famille impériale depuis l'origine du monde jusqu'au règne de *Suiko*, sous forme de récit suivi et non pas d'annales (ce qui le différencie du *Nihon Shoki*). Pour *Genmei*, le contenu n'était pas la seule chose importante : la langue avait une grande importance. A l'époque, on croyait en l'efficacité de la langue. Le « *kotodana* » est l'« esprit des mots ». La langue du *Kojiki* est un mélange de japonais et de prose fortement sinisée. Les seules parties en « pur » japonais sont les *kayô* (chants). La raison est que l'on pensait que la poésie avait une valeur magique et qu'elle devait être chantée en japonais. Il y a des traces d'oralité dans le *kojiki*, par exemple des répétitions.

Les trois livres recouvrent trois âges différents :

- L'âge des dieux (création du Japon) : partie mythologique.
- L'âge des héros au destin tragique : ressemble à un roman.
- L'âge des souverains humains : partie la plus historique.

Les parties 2 et 3 sont plus particulièrement des généalogies. On note très clairement une intention politique de l'ouvrage pour légitimer le pouvoir impérial ; pourtant, l'ouvrage n'est pas divulgué partout.

Le *Kojiki* a été offert à l'impératrice *Genmei* mais il est resté ignoré pendant très longtemps ; il était peut-être considéré comme une tradition secrète. Ce n'est qu'à l'époque d'*Edo* que le *Kojiki* va être mis à la lumière du jour par des savants du *kokugaku* (les « études nationales »). Leur but était de retrouver l'« esprit japonais » avant sa « pollution » par l'influence chinoise. Ce sont les *kokugaku-sha* qui vont reconnaître l'influence du *Kojiki*. *Motôri Norinaga* va écrire un commentaire du *Kojiki* et le statut de l'ouvrage va complètement changer. Il va servir de « Bible » pendant les années nationalistes de l'avant-guerre. Les passages où l'on relate des complots contre l'Empereur sont censurés. A partir de 1945, il sera considéré comme le premier monument de la littérature japonaise et une source d'informations pour connaître la civilisation japonaise.

Au début du *Kojiki*, on parle d'*Izanagi* et *Izanami* qui créent le Japon en donnant naissance à une multitude de dieux. *Izanami* meurt en enfantant le dieu du feu. *Izanagi* va la chercher dans le royaume des morts mais est terrifié car son cadavre est putréfié. Il se purifie et donne ainsi naissance à d'autres dieux : *Amaterasu* par exemple. Le *Kojiki* contient de nombreux autres mythes.

2. Le *Nihon Shoki*, « Annales du Japon » (720).

Ce n'est pas un récit suivi ; il suit le modèle des récits dynastiques chinois. Il est également appelé *Nihongi*. Il a été compilé sous la direction du prince *Toneri* (676 – 735). Une fois le texte rédigé, il a été remis à l'impératrice *Genshō* en 720. Il se compose de 30 livres plus d'une généalogie aujourd'hui perdue.

A la différence des histoires chinoises, le *Nihon Shoki* ne contient aucune monographie ni biographie. Il dit seulement que tel jour s'est produite telle chose. Il n'y a pas de préface. C'est le résultat d'un long processus de rédaction. C'est un ouvrage politique qui tente de doter le Japon d'un vrai cadre historique. A partir de 620, on mentionne des textes qui avaient pu servir à la rédaction du *Nihon Shoki*. Le *Kojiki* n'a absolument pas été utilisé dans la rédaction du *Nihon Shoki* (pourquoi ?). Il retrace l'histoire du Japon depuis l'origine du monde. Plus les événements se rapprochent, plus la précision est là.

A partir du moment où l'on évoque le premier empereur humain (mais mythique), *Jimmū* (660 – 585 av. J-C), la présentation est sous forme d'annales. On relate ce qu'a fait l'empereur année après année ; cela ne peut pas s'appliquer aux dieux. On a un texte principal entrecoupé de variantes.

Le *Nihon Shoki* est écrit en chinois : c'est une volonté politique (montre que le Japon était l'égal de la Chine). Le *Nihon Shoki* est le plus ancien ouvrage de cette ampleur, écrit en chinois, qui nous soit parvenu. La langue du *Nihon Shoki* est considérée comme de très bonne qualité. C'est une mine d'informations. Les poèmes doivent être lus en japonais. On emploie le système de datation de la Chine (système sexagésimal, 60 ans). Le *Nihon Shoki* a fait l'objet de cours à la Cour : on lisait et on expliquait le texte. C'est le *Nihon Shoki* qui va servir de référence pour le *shintō* à l'époque de *Kamakura* et *Muromachi*. Le *Nihon Shoki* va garder sa valeur à l'époque d'*Edo*.

3. Le *Fudoki*, « Notes sur le climat et le sol » (713).

Terme appliqué à partir de l'époque de *Heian* (794 – 1185) à un ensemble de textes qui ont été commandés par *Genmei* en 713 à des gouverneurs de provinces. Ils devaient transcrire les noms japonais des circonscriptions en chinois, donner la liste des ressources naturelles de chaque région, préciser la qualité de la terre, donner les noms des montagnes, rivières, etc, et rapporter les traditions des anciens.

C'est la suite logique du *Kojiki*. La Cour dispose ainsi d'éléments précis. Seuls les textes de cinq provinces nous sont parvenus, et seul un texte en entier, celui de la province d'*Izumo*. Ce sont les traditions qui expliquent les noms des lieux (toponymes). Les textes sont écrits en chinois selon le style des « six dynasties », style le plus élégant. On trouve dans ces textes des mythes relatés parfois de façon très originale.

4. Le *Kaifūsō*, « Anthologie de la nostalgie de l'ancien style » (751).

Il date de la rédaction de la préface. Tout est écrit en chinois : 120 poèmes en chinois (*kanshi*). Le terme *kanshi* regroupe aussi bien les poèmes écrits en chinois en Chine qu'au Japon. Dans le *Kaifūsō*, les poèmes sont écrits dans le style de l'époque des six dynasties. Prédominance de quatrains et de huitains en vers pentasyllabiques : une des caractéristiques de la poésie chinoise des six dynasties.

Le *kaifūsō* est la plus ancienne anthologie de poésie conservée au Japon. Les poèmes sont classés chronologiquement. Les plus anciens ont été composés à l'époque *Ōmi* (667-672). Les poèmes sont écrits par 64 poètes différents : des empereurs, des princes, des moines bouddhistes et des fonctionnaires de tout rang. Ces poèmes ont été considérés comme des imitations assez maladroitement de la poésie chinoise. La structure est assez simple.

A la Cour de *Nara*, les fonctionnaires lettrés avaient différentes occasions de montrer leur talent dans la composition de poèmes en chinois : banquets du nouvel an (*mai'en*) en présence de l'empereur, banquets pour fêter le début du printemps (*hana no en*), cérémonies en automne et au printemps en l'honneur de Confucius, célébration du 9^e jour du 9^e mois... Lorsque des ambassadeurs étrangers venaient au Japon, cela donnait lieu aussi à des compositions de poèmes en chinois. La majorité des poèmes recueillis ont été composés lors de cérémonies officielles ou sur demande de l'empereur. On pouvait également composer des *kanshi* lors de chasses.

On ne sait pas qui a compilé le *Kaifûsô*. On appelle *kanbun* la prose écrite en chinois en Chine ou au Japon. Shakuhenhô est l'un des poètes du *Kaifûsô*. Il s'est fait moine. Il est mort en Chine. Le second poème est de l'empereur *Monmu*, fils de *Genmei*, mort à 25 ans. Il a stabilisé les relations étrangères au Japon. Troisième poème en 724, composé par le prince *Naganyû*. Poème quasiment officiel, composé pour un ambassadeur coréen lors d'un banquet.

Kayô : poèmes à chanter. Poèmes de mètres libres et destinés au chant. 270 *kayô* conservés. Les plus anciens datent du milieu du 6^e siècle : ils figurent dans le *Kojiki* et le *Nihon Shoki*. On pense qu'ils ont été empruntés à des sortes de chants rituels.

Kunihame no uta : poèmes de célébration d'un pays, entonnés lors de fêtes agraires. Il y a une tendance à faire alterner des vers longs et des vers plus courts. Il y a des parallélismes et des redoublements d'expressions.

Les *makura-kotoba* sont des « mots oreillers », des épithètes à caractère figé.

Sedôka : terme difficile à traduire : « ritournelle ».

Chôka : poème long.

Tanka : poème court.

Il n'y a pas de rimes dans la poésie japonaise classique. On répudie la rime, mais la poésie autorise les licences métriques.

5. Le Manyôshû.

Traduit par René Sieffert. Il a annoté le texte jusqu'au livre 9 (il a fait une attaque cérébrale après). Le *Manyôshû* est le plus ancien recueil conservé de poésie japonaise (écrite en japonais). Le titre peut-être traduit par « Recueil des dix mille feuilles » ou « Recueil des dix mille poèmes » ou encore « Recueil des dix mille générations ». Il contient 4500 poèmes répartis en 20 livres. La composition des poèmes s'étend de 550 jusqu'au milieu du 8^{ème} siècle. Le poème daté le plus récent est de 759. La structure de l'anthologie est extrêmement complexe : sans doute des remaniements successifs. On ne sait pas qui a compilé. Ils ont utilisé différents recueils aujourd'hui perdus.

Certains des 20 livres présentent une unité. Livre 1 : poèmes anciens. Livre 7 : poèmes classés par thèmes. Livre 13 : *chôka* (poèmes longs). Les poèmes sont à forme fixe (règles précises). Quelle que soit leur forme, ils reposent sur le pentamètre et l'heptamètre. Les *chôka* consistent en une série d'éléments 5-7 en nombre non défini qui sont terminés par un heptamètre additionnel. 5/7/5/7/5/7...7/7. Ces *chôka* sont suivis d'un ou plusieurs *tanka* (courts). Ils résument l'idée développée dans le *chôka*. Il y a environ 260 *chôka* dans le *Manyôshû*. Les *tanka* sont plus nombreux (4200). *Tanka* = *Waka* (poèmes japonais). Il y a environ 60 *sedôka* (ritournelles) composés de deux éléments 5/7/5/5/7/5. Cette forme va tomber en désuétude.

Les caractères pris pour leur prononciation sont les *manyōgana*. La préface est écrite en chinois, ainsi que les notices. Le *manyōshū* n'est pas une compilation impériale. Il y a trois grandes catégories :

- *Banka* (éloge funèbre)
- *Sōmon* (« échanges poétiques » : poèmes d'amour)
- *Zōka* : tout le reste : « poèmes sur des sujets divers »

Il y a des poèmes regroupés en séries homogènes. Les *azuma uta* (« Chansons des provinces de l'Est ») sont des chansons populaires. De nombreux poèmes sont d'attribution douteuse. Il y a pourtant beaucoup de noms de poètes dans le *Manyōshū*.

La critique contemporaine divise les poèmes en quatre grandes périodes :

- Jusqu'en 675.

- Jusqu'en 710 : dominée par la figure de *Kakinomoto no Hitomaro*, mort en 710. Dans le *Manyōshū*, il y a une vingtaine de *chōka* et plus de 60 *tanka* attribués à *Kakinomoto*. Il aurait existé un recueil avec des poèmes personnels de *Kakinomoto*. Il était le poète officiel de la Cour. Il vient d'un milieu assez modeste. Il compose les *chōka* pour de grands personnages, ainsi que des éloges funèbres. Le plus long *chōka* fait 149 vers : c'est une élégie pour le prince *Takechi*. *Kakinomoto* a également écrit sur sa femme, et celle-ci lui répond (de façon fictionnelle). Il y a aussi un poème où il se décrit lui-même comme étant mort. Les *chōka* de *Kakinomoto*, bien qu'écrits en japonais, sont très influencés par la poésie chinoise : le parallélisme, la forme de l'éloge, etc. On attribue à *Kakinomoto* plus d'une centaine de *makura-kotoba*. A l'époque médiévale (XII^{ème} siècle), *Kakinomoto* va être divinisé et l'on va lui rendre un culte, le *Hitomaro eigu*. On a proposé des interprétations ésotériques de ses poèmes.

- Troisième période : *Yamabe no Akahito* (dates inconnues) puise son inspiration dans la nature. Il a composé un *chōka* inspiré par le Mont *Fuji* : celui-ci est suivi d'un *hanka* (« envoi »). *Ōtomo no Tabito* (665 – 731) a composé une série de poèmes à la gloire du *sake* : influence chinoise et taoïste. Ces poèmes n'ont rien à voir avec les poèmes traditionnels japonais. *Yamanoue no Okura* (660 – 733 ?) a vécu en Chine et a également composé en chinois. Il a laissé des *chōka* d'inspiration confucéenne et bouddhiste. Le « dialogue des deux pauvres » : poème à portée politique, remarque sur le gouvernement du pays. Autre nom : « Dialogue de la misère ». Poème unique dans l'histoire de la poésie japonaise. Il a également écrit un poème sur l'amour paternel. *Ōtomo no Yakamochi* (718 ? – 785) : livres 12 à 20 du *Manyōshū*. Beaucoup de poèmes sur la nature et l'amour. Poète très raffiné, fonctionnaire de Cour, lettré. Il s'est intéressé à la poésie populaire. Les *sakimori no uta* (« Poèmes de gardes-frontières ») ont été recopiés ou réécrits par *Yakamochi*. Ce sont des poèmes qui expriment la nostalgie du *Yamato* et la fidélité à l'empereur.

Il y a beaucoup d'autres poètes : provinciaux, gens du petit peuple... Dans le *Manyōshū*, beaucoup de poèmes chantent les beautés du territoire japonais. Le *Manyōshū* est la somme de la poésie japonaise antérieure à *Heian*. C'est également la première grande anthologie de poésie japonaise (poèmes écrits en japonais). Certaines formes poétiques présentes dans le *Manyōshū* vont disparaître par la suite : le *sedōka* (ritournelle) et le *chōka* seront composés à titre seulement exceptionnel après le *Manyōshū*. Le *Manyōshū* est un peu un « dictionnaire » : il y a plus de 150 noms de plantes différents, etc. C'est un document important pour l'histoire de l'écriture. Il y a quelques poèmes de femmes dans le *Manyōshū*.

II. DEUXIEME PERIODE : HEIAN (794 – 1192).

Vocabulaire majeur à connaître pour l'examen :

Kokin-wakashū. Ki no Tsurayuki. Nikki (Tosa nikki, Murasaki Shikibu nikki). Makura no sōshi. Monogatari (Takatori monogatari, Ise monogatari, Genji monogatari, Eiga monogatari). Setsuwa/ Setsuwa bungaku. Konjaku monogatari shū.

Un petit nombre de grandes familles vont s'imposer à cette époque, dont le clan *Fujiwara*. Une branche de ce clan va faire en sorte que l'empereur épouse l'une de ses filles. Le véritable pouvoir était entre les mains du Ministre ou Grand Chancelier (*kanpaku*) et du Régent (*sesshō*). La période *Heian* est le « Grand Siècle » de l'Histoire du Japon. Ce que l'on appelle aujourd'hui « littérature de *Heian* » a été produit par des femmes de la petite et moyenne noblesse. Les princesses ou impératrices étaient pourtant utilisées comme des pions. La plupart des hommes étaient censés écrire en chinois. Les plus grands noms masculins sont : le moine *Kūkai* (774 – 835), le moine *Genshin* (942 – 1017), le grand poète *Sugawara no Michizane* (845 – 963) et *Oe no Masafusa* (1041 – 1111).

Le *waka* est un poème de 31 syllabes. Le *kaminoku* est la partie composée de 5/7/5 et le *shimonoku* de 7/7. C'est de la poésie japonaise, par opposition à la poésie chinoise. On opère souvent une petite césure entre le *kaminoku* et le *shimonoku*. Dans le *waka*, il n'y a jamais de mot d'origine chinoise, et seulement des lectures purement japonaises. Il y a une volonté de garder « pur » le langage du *waka*.

En 905, l'empereur *Daigo* a ordonné la compilation de la première anthologie officielle (impériale) de *waka*, achevée vers 913 et intitulée « *Kokin Wakashū* » (« Recueil de poèmes anciens et modernes »). Les poèmes anciens datent d'environ un siècle avant la compilation, les modernes sont contemporains. Il y a 1100 poèmes dans 20 livres, presque tous des *waka*. C'est la première anthologie de *waka* compilée sur ordre impérial. Le but est politique : il s'agit d'élever le *waka* à un rang aussi prestigieux que celui de la poésie écrite en chinois. On va écrire deux préfaces, une en japonais (considérée comme le premier véritable manifeste en faveur de la poésie nationale), et une postface écrite en chinois. La préface est due à l'un des plus grands poètes de l'époque, *Ki no Tsurayuki*. Les poèmes sont classés très rigoureusement et subtilement. Ils sont classés par saisons, et au sein de chaque section l'on commence par le début de chaque saison qui évolue. Les deux saisons les plus importantes sont le printemps et l'automne. Des thèmes sont privilégiés pour chaque saison : les fleurs de cerisier pour le printemps, etc. Les poètes sont être amenés à jouer avec ces codes.

A l'époque de *Heian*, la poésie était la pratique la plus courante : les lettres, demandes, etc, sont écrites sous forme de *waka*. La honte si l'on ne savait pas composer un *waka* ! On pouvait tout de même alors demander à certaines personnes douées de composer à notre place. La personne la plus célèbre à l'époque est *Sei Shōnagon* (« Notes de chevet »). Toutes les correspondances donnaient lieu à la composition d'un *waka*. Certains poètes sont morts de chagrin car ils n'étaient pas bons. Tout est important dans le *waka* : les mots, les expressions, mais aussi le papier sur lequel on écrit. Le papier est un bien précieux ; il faut bien le choisir, même la couleur est importante et doit correspondre à la saison. Le papier est très cher. Il est différent selon que l'on est un homme ou une femme (plus fin dans ce cas-là). Le *waka* s'écrivait sur trois colonnes. Il y avait sept syllabes sur la dernière colonne, mais on pouvait l'écrire sur deux pour économiser. La tradition poétique a décidé que pour telle saison telle plante était la plus belle : c'était très codifié.

Il a des manifestations à la Cour, des concours de poèmes. Les premiers datent du 9^e siècle. Il y avait deux équipes, une à gauche et l'autre à droite. Au Japon, ce qui est à gauche est supérieur à ce qui est à droite. Les deux équipes devaient composer des poèmes sur le même sujet. La composition sur sujet imposé va devenir plus importante. Le jeu va devenir une véritable composition. En plus des poèmes, il faut apporter des objets, il faut bien s'habiller. Les critères importants du *waka* sont l'accord avec la saison, le nombre de syllabes (31, parfois plus : les *jimamashi* sont les syllabes excédentaires), jamais de rimes (pourtant, les poèmes chinois étaient rimés), et la fluidité du poème. Les *kaishi* sont des feuilles de papier spécial. Un lecteur était chargé de déclamer les poèmes. Quelqu'un le reprend en chœur avec des modulations différentes. Une fois tous les poèmes lus, l'arbitre donnait son verdict. Il y a des cas de poèmes ex-aequo. L'empereur y participait parfois sous un pseudonyme (mais on savait que c'était lui) ou sous le nom de *ryôgô* (« dame au service de la Cour »), mais là aussi on savait que c'était lui.

Il y a des procédés rhétoriques dans le *waka*. Les « mots pivots » (*kake kotoba*) sont des mots pouvant être pris dans deux sens différents. Certains poèmes peuvent être lus de deux façons complètement différentes. Les *makura kotoba* (mots oreillers) sont des expressions au sens parfois obscur. La variation est l'allusion à un autre poème en prenant une ou deux syllabes d'un autre poème.

Au début de l'époque *Heian*, on a un nouvel page d'or de la littérature japonaise écrite en chinois. On ne peut pas être un bon écrivain si l'on n'est pas un bon calligraphe. La première anthologie impériale de *kanshi* (poésie chinoise) est le *Ryôunshû* (« Anthologie qui défie les nuées ») en 814. La seconde est le *Bunka Shûreishû* (« Anthologie des plus belles fleurs littéraires ») en 818. Par rapport au *Kaifûsô*, anthologie de poésie chinoise de l'époque de *Nara*, ces nouvelles anthologies sont inspirées par la poésie chinoise des Tang, alors que le *Kaifûsô* était influencé par la poésie des six dynasties. Dans la poésie japonaise, on importe les modes littéraires en provenance de Chine. Dans le *Kaifûsô* on trouvait des quatrains ; ici, les quatrains sont rares ; on trouve des huitains de sept pieds. Les règles tonales sont strictes. Autre caractéristique : les vers parallèles. Les vers sont accouplés du point de vue sémantique et grammatical. Autre différence avec le *Kaifûsô* : les poèmes ne sont pas classés chronologiquement mais par le rang des auteurs.

Le *Bunka Shûreishû* contient 146 poèmes dus à 26 poètes et séparés en trois livres. Il a été compilé par une équipe de cinq personnes (cela est dit dans la préface). Les auteurs sont également classés hiérarchiquement à l'intérieur des poèmes classés par sujets. Tous les sujets sont empruntés à une anthologie chinoise importante compilée en 525, à part deux : le bouddhisme et l'amour sensuel. Le recueil démontre une forte influence de la Chine mais également une forte originalité. Les poèmes de la section « bouddhisme » ne sont pas composés par des moines mais par des fonctionnaires laïcs. Les poèmes sensuels parlent de femmes abandonnées, mais sont aussi écrits par des hommes fonctionnaires. C'est une métaphore de l'abandon des fonctionnaires par le monarque. Au Japon, il n'y a pas d'allusion politique (en Chine, si). Le ton des poèmes sensuels est mélancolique et conventionnel.

La troisième anthologie de *kanshi* ordonnée par Junna est le *Keikokushû* (« Anthologie pour gouverner le pays ») en 827. La valeur politique de la poésie est mise en évidence. Citation d'un empereur chinois : « La littérature n'est pas une activité moins noble que le gouvernement d'un Etat, c'est aussi une façon de vivre éternellement ». Le rôle politique de la poésie va être très important au Japon. Le *Keikokushû* comportait 20 livres dont il ne subsiste que six. Il a été compilé par une commission de six lettrés ; il y a 910 pièces de 178 auteurs différents (l'empereur *Saga* et les fonctionnaires). Grand succès au Japon grâce au poète chinois Bai Yuyi, appelé le plus fréquemment *Hakurakuten* (771 – 846). Il a composé une cinquantaine de *yuefu*.

Après ces trois anthologies, les empereurs ne vont plus commander de compilation de *kanshi*. La suivante est une commande privée : « *Hanchô monzui* » (« Choix littéraire de notre pays »). Il comprend 800 pièces de prose et de poésie.

Les compositions de *kanshi* vont être peu à peu remplacées par des compositions en japonais. Les fonctionnaires lettrés vont perdre la pratique chinoise de la poésie (à partir des *Fujiwara*). Le *waka* va prendre le dessus. Mais la composition en chinois ne sera jamais complètement arrêtée au Japon. Le *waka* recueille des thèmes à caractère intimiste. Les poètes vont chanter leurs sentiments mais également importer leurs connaissances littéraires (importance des saisons, des fleurs). Le *waka* va devenir une pratique prestigieuse mais quotidienne. Il n'y a pas de rime dans le *waka*. En dehors du nombre de pieds, aucune règle n'est imposée. Un *waka* s'ordonne généralement en deux parties : *kami no ku* (5/7/5) et *shimo no ku* (7/7). Les règles sont strictes, mais il y a parfois des licences : des poètes dépassent d'une ou deux syllabes. Un prestige exceptionnel est accordé au *waka* malgré sa facilité de composition. Tout prenait la forme d'un *waka* : remerciement, lettre d'amour... Il n'y a pas de poètes professionnels, ni de fossé entre le poète et le public. Toute personne vivant à la Cour devait pouvoir composer un *waka*. En 951 ; on crée un Bureau de la Poésie (*wakadokoro*) qui organise les concours, les compilations, etc. 450 *uta awase* (concours de poésie) ont été conservés. L'exactitude du vocabulaire est importante. Il faut respecter la tradition, traiter le sujet de façon originale et faire des vers musicaux. Les règles vont devenir plus strictes tout au long de la période *Heian*.

Waka = *tanka*. Le *waka* classique obéit à des règles strictes : les sujets sont répertoriés (les saisons, l'amour, les félicitations, les condoléances, le voyage (thème triste)). Il y a également des poèmes *shintô* et bouddhiques. Chacun de ces thèmes se décompose en sous thèmes. Il n'y a pas de *waka* satiriques, pas de *waka* guerriers, pas d'alcool, pas de description du corps (exceptés les cheveux). Le vocabulaire du *waka* est limité, les images sont codifiées. Les émotions humaines sont souvent évoquées par le biais de phénomènes naturels.

Comme le *waka* est court, les métaphores ne sont pas développées. Il y a une esthétique de l'allusion. *Amari no kokoro* : surplus de sens. Recours à des coïncidences phoniques. Le *waka* privilégie l'impression. Il est encore pratiqué aujourd'hui.

Les poèmes du *Kokin Wakashû* ont été compilés sur un laps de temps de 150 ans. *Rokkasen* : les six génies de la poésie. Les poèmes composés par les compilateurs représentent 22% des poèmes du *Kokin Wakashû*. 122 noms de poètes apparaissent dans le recueil, dont 26 femmes. Le *Kokin Wakashû* sera considéré comme un modèle. C'est une œuvre complète. Les poèmes vont être ordonnés très soigneusement et créer une grande fresque. Ils ne sont pas rangés par ordre chronologique ou par auteur, mais par thème. L'anthologie est composée de 20 livres ; quatre livres sont consacrés aux félicitations. Les livres 11 à 15 sont composés de poèmes d'amour. Il y a quelques poèmes qui ne sont pas des *waka*. Il y a deux préfaces, en japonais et en chinois. La préface en japonais est un manifeste où l'on vante la poésie japonaise. On la place au même niveau que la poésie chinoise. *Ki no Tsurayuki* est l'un des compilateurs du *Kokin Wakashû* et l'auteur de la préface. C'était un grand lettré. On lui doit le *Tosa nikki* (« Journal de Tosa ») qui date de 935. Il s'agit d'un journal de voyage où il relate son retour à la capitale depuis la province de Tosa. Ce journal ressemble à un traité de poésie. L'auteur critique les poèmes composés par ses compagnons de voyage. Jusqu'à la fin de l'époque *Heian*, ce sont les femmes qui vont composer des journaux de voyage.

Le *nikki* doit être traduit par « mémoires » plutôt que « journal ». Le premier *nikki* a été composé par une femme : il s'agit du *Kagerô nikki* (« Mémoires d'une éphémère »), achevé vers 980. L'auteur appartenait au clan des *Fujiwara*. Elle relate vingt années de sa vie et ses relations avec *Fujiwara no Kanehige* (elle était l'une de ses concubines).

Il faut noter que les notes journalières n'ont aucune vocation littéraire. Les *nikki* ont été écrits par des femmes. On a le *Murasaki Shikibu nikki* (« Journal de Murasaki Shikibu »). *Murasaki Shikibu* est l'auteur du *Genji monogatari*. C'est un surnom composé du nom d'un personnage du *Genji* (*Murasaki*) et du nom du département où travaillait son père (*Shikibu*).

Les femmes cultivées de l'époque étaient capables de lire en chinois. A partir de l'année de son veuvage (1001), *Murasaki Shikibu* va aller à la Cour au service d'une princesse (*Akiko*). Elle a écrit son journal entre 1008 et 1010. Elle présente des portraits de femmes, dont celui de sa grande rivale littéraire, *Sei Shônagon*. Vers 1060 apparaît un nouveau *nikki*, le *sanashira nikki*, de vrais mémoires dans lesquels l'auteur décrit 40 ans de sa vie : voyages, pèlerinages, amour de la littérature et en particulier du *Genji monogatari*. Un autre *nikki* : le *Jôjin agani no haha no shû* (« Mémoires poétiques de la mère du maître instructeur Jôjin »). Il raconte la douleur d'une mère séparée de son fils, qui va partir étudier en Chine. Elle pense qu'elle ne va jamais revoir son fils (voyage très long et dangereux).

Le mot *nikki* signifie étymologiquement « Notes datées ». Elle sont destinées au cadre privé de la famille mais contiennent des informations de choses qui se déroulent à la Cour. C'est un témoignage véridique de l'expérience personnelle de l'auteur. On classe les *nikki* dans la « littérature d'introspection » (*jishô bungaku*). Les *nikki* contiennent un grand nombre de poèmes, annotés et commentés par une narration en prose. Les *nikki* et les recueils de poèmes étaient le reflet sans fard et direct des sentiments d'un individu. *Shikashû* : « Recueil pour ma famille ».

Il n'y avait pas d'imprimerie. Il fallait faire des copies. Certaines familles se sont spécialisées dans la copie de texte (12^e – 13^e siècles).

Le *makura no sôshi* (« Notes d'oreiller ») n'est pas un *nikki*. On ignore dans quelles conditions il a été composé. Près de la moitié de l'ouvrage est composée de catalogues : toponymes, listes d'insectes, de plantes... *Sei Shônagon* a une acuité remarquable et beaucoup d'humour. Le *makura* s'oppose à la construction imposante et réfléchie du *Genji*.

Le monogatari.

Le terme *monogatari* signifie « raconter quelque chose à quelqu'un ». Il est parfois traduit par « conversation ». On trouve aussi le sens de « propos tenus à un interlocuteur ». Autour de 900, on a le *monogatari* comme genre littéraire avec le *Taketori monogatari* (« Conte du coupeur de bambous »). Le *monogatari* renvoie au récit romanesque, à un monde fictif et des personnages idéalisés. La traduction « Dit » est inappropriée. Il faut privilégier « Conte » ou « Roman ». L'auteur et la date du *Taketori* sont incertains. Sûrement entre 860 et 910. On est entre le conte et le roman. Dans le *Taketori*, il y a des éléments mystiques chinois et japonais. La première partie est proche du conte, la deuxième partie est plus longue et plus proche du roman. Il y a cinq épisodes correspondant à chacun des prétendants. Il y a un élément merveilleux à la fin, le ton est proche du roman. Il y a également des critiques envers l'aristocratie.

Il y a seulement deux autres *monogatari* conservés : le *Ochikubo monogatari*, sorte de « Cendrillon », traduit par « Roman du garde-manger », daté de 960 – 970, et le *Utsuhi monogatari* vers 970 – 980, traduit par « Roman de l'arbre creux ». C'est un roman-fleuve. Il raconte l'histoire de plusieurs familles à travers des générations.

Les sous-genres du *monogatari* sont :

- Les anecdotes édifiantes : *setsuwa*.
- Les brefs récits centrés sur des poèmes (récits à poèmes) : *uta monogatari*.
- Les romans ou « récits construits » : *tsukuri monogatari*.
- Les romans à fondement historique : *rekishi monogatari*.

On pense que beaucoup de *monogatari* sont dus à des femmes. Le thème privilégié est l'amour. Le fait d'inscrire des *waka* dans les *monogatari* rehaussait le style du *monogatari*.

JAP003 – LITTERATURE – 10/13

Le *Ise monogatari* (« Les Contes d'Ise ») contient 125 anecdotes. C'est un ouvrage anonyme. La première phrase est « *Mukashi otoko arikeri...* » (« Il était une fois un homme... »). On ne précise pas qui est l'homme en question. L'*Ise monogatari* peut être considéré comme un manuel de l'homme idéal. Le *miyabi* est une manière élégante de se comporter. L'*Ise* a eu une grande influence sur la littérature postérieure.

Le *Genji monogatari*.

Il est rédigé un siècle après les premiers *monogatari*. L'auteur est *Murasaki Shikibu*. Le personnage principal est *Genji* : un « *Genji* » est un descendant d'empereur qui ne pourra jamais devenir empereur. « *Hikaru Genji* » signifie « le resplendissant ». Sa mère est une concubine tuée par ses rivales lorsque le *Genji* a trois ans. *Genji* a tous les talents. Le ministre de la Gauche veut lui faire épouser sa fille, mais *Genji* est amoureux d'une concubine de son père. Il a 16 ans et elle 22. Elle lui donne un enfant. *Genji* entretient de nombreuses relations amoureuses. Sa femme meurt ; sa maîtresse, la concubine de son père, entre en religion. *Genji* s'exile, mais il revient plus tard à la Cour. Il construit un palais et un pavillon pour chacune de ses maîtresses. La mort de *Genji* n'est pas décrite. Il n'y a pas de portraits des personnages, mais il y a des monologues intérieurs, des poèmes...

La plupart des *monogatari* ont lieu à la Cour. Les *rekishi monogatari*, romans à fondement historique, sont écrits en japonais et relèvent de la littérature car ils cherchent à plaire avant d'instruire. Parfois, on ajoute de la fiction. Le plus célèbre est le *eiga monogatari*, récit de la splendeur des *Fujiwara*. Le héros du *eiga monogatari* n'a pas de défauts. On pense que le *eiga monogatari* a été produit dans les milieux féminins de la Cour.

Le *Izumi shikibu monogatari* : c'est un recueil de petits *monogatari* (= nouvelles). Le titre est traduit par « Contes du conseiller de la digue ». Il y a des parodies du *Ise monogatari*.

Le *Setsuwa*.

Traduit par « anecdote ». Les faits relatés sont fictifs mais présentés de manière réaliste et historique. Il y a des noms de personnages historiques. On rapproche les *setsuwa* des « exemples » médiévaux occidentaux. On trouve des exemples et des règles de conduite dans les *setsuwa*. Un grand nombre de *setsuwa* ont été recueillies parce qu'elles étaient amusantes. Grâce aux *setsuwa*, on peut découvrir cette tradition orale. Dans le *Nihon ryōiki*, il y a trois livres, chacun d'entre eux pourvu d'une préface. Il est écrit en chinois par un moine de *Nara*, *Kyōkai*. Le ton est très moralisateur. Il emprunte la structure de ces anecdotes à des modèles chinois.

Le *Konjaku monogatari shū* (« Recueil des histoires qui sont maintenant du passé ») contient 1059 anecdotes. Il y a 31 livres (*maki*) et trois grandes parties : l'Inde, la Chine et le Japon. Ce recueil a un caractère encyclopédique et un format didactique. Les anecdotes bouddhistes côtoient des anecdotes cocasses voire scandaleuses. Il puise dans la tradition orale.

III. TROISIEME PERIODE : LE MOYEN AGE (1192 – 1603).

Vocabulaire majeur :

Shinkokin wakashû. Renga. Kikô bungaku. Hôjôki/Tsurezuregusa. Gunki monogatari/ Heike monogatari. Otagizôshi. Nô. Kyôgen.

On continue de recueillir des *setsuwa*. Exemples : le *Uji shûi monogatari* (« Récits recueillis en complément à ceux d'Uji »), le *Shosekishû* (« Collection de sable et de pierres ») achevé en 1283. C'est un recueil de *setsuwa* où l'on a privilégié la prédication et les sermons.

Le *waka* : En 1200 il y a un concours de poèmes en 600 manches : le *roppyaku ban uta awase*. En 1192 *Fujiwara no Yoshitsune* a commandé ce concours. L'empereur retiré *Gotoba* a commandé les *sengohyakuban uta awase*, des concours sur papier.

La huitième anthologie impériale est le *Shinkokin Wakashû*. C'est le symbole le plus éclatant de ce début d'époque médiévale. Le *Shinkokin Wakashû* a été commandé par *Gotoba* en 1201 et achevé officiellement en 1205 (en réalité en 1216). *Gotoba* va confier la compilation à six poètes dont *Fujiwara no Teika*. Cette anthologie s'inscrit dans la continuité du *Kokin Wakashû*. C'est une somme de poèmes passés et présents. La structure du *Shinkokin* reprend à peu près celle du *Kokin*. Il y a 1979 poèmes contre 1111 pour le premier recueil. Il y a 20 livres. Les six premières sections sont consacrées aux saisons. Puis il y a des poèmes de condoléances, de voyages, de félicitations, d'amour (cinq sections)... Les *waka* s'enchaînent avec précision et fluidité. Plus de la moitié des poèmes sont dus à la génération antérieure de poètes. Le poète le mieux représenté est *Saigyô* (1119-1190) : on lui doit 94 pièces (cela est énorme !). Son attitude est celle de refus du monde. Les « trois crépuscules » sont trois *waka* d'automne, les *sanseki*. Ils sont classés l'un après l'autre :

| | | |
|----------|--|---|
| N° 361 : | <i>Sabishisa wa Sono iro toshi mo Nakarikeri Maki tatsu yamano Aki no yukugure.</i> | La tristesse Est d'une couleur vraiment indéfinissable Mont couvert de conifères Au crépuscule d'automne. |
| N° 362 : | <i>Kokoro naki Mini no aware wa Shinarekeri Shigi tatsu sawa no Aki no yukugure.</i> | Même à moi insensible L'émotion m'a fait comprendre L'envol de la bécasse sur le marais Au crépuscule d'automne. |
| N° 363 : | <i>Mi wataseba Hana no momiji mo Nakarikeru Ura no tomaya no Aki no yukugure.</i> | Je regarde au loin De fleurs et de feuillages pourpres Point ! Seule sur la baie une cabane de joncs Au crépuscule d'automne. |

Il y a trois grands types d'anthologies :

- *Chokusenshû* : compilation commandée par l'empereur.
- *Shisenshû* : compilation à titre privé de poèmes aimés.
- *Shikashû* : compilation de ses propres poèmes.

JAP003 – LITTERATURE – 12/13

Le *tanrenga* : *renga* court composé par deux personnes.

Haikai no uta : « *waka* léger » : un *waka* qui comprend des éléments ludiques.

A la fin de l'époque *Heian*, on voit apparaître une nouvelle forme poétique en trois parties (7/7, 5/7/5 et 7/7).

Le *chôrenga* : *renga* long, jusqu'à cent versets. Appelé aussi le *kusari renga* : *renga* enchaîné. Le *renga* se situe à la charnière du *waka* et du *haiku*. Le *renga* est une composition collective (au moins deux personnes). Chaque verset a une fonction à la fois conjonctive et disjonctive. Chaque verset va devoir en même temps s'inscrire dans la continuité du verset suivant et s'en détacher. Il y a des règles très contraignantes dans le *renga*. C'est un genre très codifié. Il passe du statut d'amusement à un genre poétique. On interdit l'occurrence de certains mots. Ces règles vont étouffer la créativité : on va donc créer le *renga* léger (*haikai no renga*). Le premier grand poète du *renga* est *Nijo Yoshimoto*. C'est un ministre. Son premier recueil de *renga* est le *Tsukuba shû* en 1356. Il contient plus de 2000 versets. C'est *Yoshimoto* qui va fixer les règles du *renga* et l'élever à un rang de prestige équivalent à celui du *waka*.

A l'époque médiévale, on continue de tenir des mémoires, des journaux... Parmi les nombreux *nikki*, une œuvre se dégage : le *towazugatari* (« Histoires non sollicitées ») en 1313. C'est l'œuvre d'une concubine de l'empereur, *Nijô*. Après la mort de l'empereur, elle entreprend d'écrire sa vie de 14 à 49 ans. Les *nikki* sont le plus souvent écrits « après coup ». On a retrouvé ce texte en 1940 et il a été imprimé en 1950. Les trois premiers chapitres racontent la relation tumultueuse qu'elle avait avec l'empereur. Puis il y a un récit de ses pérégrinations de temple en temple (elle se fait nonne).

Kikô bungaku signifie « littérature de voyage ». C'est un thème littéraire très important. Le voyage a toujours une couleur dramatique dans le Japon classique. On voit déjà dans le *Manyôshû* certains sites développés plus tard dans la littérature de voyage. Les voyageurs se rendent sur des sites célèbres chantés en poésie (*uta makura*).

Tôkan kikô : « Voyage dans les provinces de l'Est ». C'est une œuvre anonyme de la première moitié du 13^e siècle. C'est un texte bref qui retrace le voyage de *Kyôto* à *Kamakura*. Il y a peu de détails sur le déroulement du voyage. Ce qui est important, c'est de remarquer les beautés d'un endroit déjà remarqué dans la poésie. Il y a peu d'anecdotes. C'est une littérature d'introspection, avec des méditations et descriptions.

Inja bungaku : littérature érémitique. *Kamo no Chômei* et *Urabe Kenkô* sont les deux grands maîtres de la littérature érémitique. Mais ils ont vécu à plus d'un siècle d'écart. Le *Hôjôki* (« Notes de ma cabane de moine » ou encore « Notes de l'ermitage ») est un très court texte de *Kamo no Chômei*. Ces écrivains incarnaient une certaine idée de la liberté car ils renonçaient à la vie de Cour. On appelle *Urabe Kenkô* également *Yoshida Kenkô* ou *Yoshida Kaneyoshi*. Il était savant et érudit. L'œuvre la plus célèbre est le *Tsurezuregusa* (« Les heures oisives »). C'est une œuvre très libre dans la forme. *Kenkô* a noté les futilités qui lui venaient à l'esprit. Les paragraphes sont très décousus. On trouve toutes sortes de réflexions sur beaucoup de sujets. *Kenkô* a une attitude humaniste. On le compare à Montaigne.

Les *gunki monogatari* : récits épiques. Ce sont principalement des histoires de guerriers. Le plus célèbre est le *Heike monogatari*. Les *gunki* présentent de nombreux traits en commun : auteurs inconnus, récits enrichis d'anecdotes au fil du temps, récités par des moines aveugles (*biwa hôshi*). A l'origine, c'était une littérature orale. Les *gunki monogatari* constituent la première littérature populaire au Japon. Le *Heike* est le récit des troubles qui secouèrent le Japon au 12^e siècle. C'est un ensemble de textes qui présentent des variantes. Le texte le plus ancien remonterait au 13^e siècle. La genèse du *Heike* est complexe. Il y a de nombreuses références au bouddhisme et des détails relatifs aux armures, aux batailles. Au 15^e siècle, il y a entre 500 et 600 moines aveugles récitant. *Kakuichi-bon* était l'un d'eux.

Il existait des versions destinées à la lecture. Le *Heike* se présente comme un ensemble de volumes qui eux-mêmes sont constitués d'épisodes souvent autonomes. L'ensemble du *Heike* suit l'ordre historique. On a dit que le thème central était la mort. Le *Heike* est l'une des premières œuvres en japonais qui fasse de la guerre son thème principal. On voit apparaître un nouveau type de personnage : le guerrier valeureux. Le style du *Heike* varie selon les épisodes. Il a inspiré de multiples œuvres postérieures. Deux exemples d'œuvres inspirées par le *Heike* : le *Hôgen monogatari* et le *Heiji monogatari*. Le *Hôgen* raconte la première année de l'ère *Hôgen* (1156) : la mort de l'empereur *Toba*, entre autres. Le *Heiji* est l'histoire d'un coup d'état manqué.

Le *Gikeiki* (début du 15^e siècle) : histoire de *Yoshitsune*. Le *soga monogatari* : histoire de vendetta. Vengeance des frères *Soga*.

Otogizôshi : littérature de fiction sous forme de nouvelles. On les appelle parfois *Muromachi jidai monogatari* ou *Chûsei shôsetsu* (« romans médiévaux »). Il y a plusieurs centaines de *Otogizôshi* dont on ne connaît ni les auteurs ni les dates. C'est une culture composite où se mêlent nostalgie de la culture aristocratique et nouvelles valeurs des guerriers. « Le chrysanthème solitaire » est l'un des *otogizôshi* traduits en français. Les influences sont *shintô* ou bouddhistes. Les récits relatant la fondation d'un temple ou d'un sanctuaire sont un genre littéraire très fréquent. D'autres relatent des histoires d'amour entre des moines et de jeunes garçons. Le plus célèbre est *Aki no yo no nagamonogatari* (« La longue histoire d'une nuit d'automne »). Une recommandation morale clôt les *otogi*.

Le théâtre nô.

Il trouve son origine dans la culture populaire : cela est étrange puisque le *nô* représente la quintessence de la sophistication. *Yûzaki Saburô Kiyotsugu* (1333-1384) va créer un nouveau genre de théâtre. Il s'appelait au début *sarugaku*. Son fils *Motokiyo* reçut de *Ashikaga Yoshimitsu* la charge de son père. Il va poursuivre l'œuvre commencée sous le nom de *Zeami*. On lui doit une centaine de pièces de *nô* (il en existe 250).

Les livrets de *nô*, les *yôkyoku*, sont structurés en fonction de la musique et se présentent sous forme de morceaux chantés. Il y a des parties dialoguées (parlées). Les plus importantes sont les parties chantées. Il n'y a pas de drame. Un personnage central, appelé le *shite* est mis en valeur par un personnage secondaire, le *waki*. Les figurants sont les *tsune* (pas toujours présents). Sur la scène, il y a un chœur d'hommes qui étaye la voix du protagoniste ou qui la relève. Une séance de *nô* comporte parfois quatre parties des cinq catégories différentes.

La première catégorie sont les pièces d'apparat ou « fastes » qui célèbrent une divinité : cette catégorie est le *kamimono*. Elle doit être vive pour mettre le public dans une bonne disposition d'esprit. Il y a peu de *kamimono* et cette catégorie est très peu jouée aujourd'hui. Seconde catégorie : les pièces de guerriers (*shuna mono*). Thème emprunté au *Heikei monogatari*. Troisième catégorie : pièces de femmes (*katsura mono*). La danse finale est lente et gracieuse. Quatrième catégorie : pièces « de ce monde ». Pièces contemporaines (*Genzai mono*). Ni Dieu ni fantômes. Cinquième catégorie : pièces de démons (*kichiku mono*). Le *shite* incarne l'une des figures fantastiques de la culture populaire.

Le *nô* ne vise pas le réalisme. Tous les acteurs sont des hommes. Le masque et le costume font la différence. La gestuelle est très précise. Le texte est extrêmement subtil. Le *kabuki* a un public de marchands, tandis que le *nô* a un public plus raffiné. On n'est pas du tout dans la langue parlée. L'objectif du *nô* est de créer un monde épuré, un « autre monde ». Il n'y a pas de décor. La scène est située à un mètre du sol. Un vieux pin est peint au fond. Le climat est très tendu. C'est un spectacle lent. Entre les pièces de *nô*, on joue des *kyôgen*, des « farces ». Le *kyôgen* est un théâtre du dialogue et du geste. Il y a un répertoire de 260 pièces composées de quatre catégories (entre autres, le seigneur niais, le valet roublard, la femme dominatrice...).